

**JOURNAL DE GUERRE**

Malgré-moi... C'est bien malgré-moi que je me retrouve dans le grenier de la maison familiale. Déjà que mes vacances dans ce coin perdu de Moselle étaient sinistres, me voilà obligé par ma mère de mettre de l'ordre dans ce bric-à-brac poussiéreux. Un vélo rouillé... un vieux miroir... et ce coffre sans doute aussi délabré que le reste.

J'ouvre le coffre, et je découvre un carnet jauni portant un titre à peine lisible : « **Journal de Guerre de Louis Sommen** ». On m'avait très peu parlé de mon arrière grand père paternel, dont je porte pourtant le prénom. En ouvrant ce livre je vais enfin faire sa connaissance...

**15 octobre 1942 : hier, les soldats allemands se sont présentés chez moi. J'ai été enrôlé de force dans la Wehrmacht, le jour de mes 19 ans... Et mes protestations n'ont servi à rien, sinon à autoriser le sous-officier à me frapper devant les miens. Tous les jeunes hommes de mon village de Diebling ont subi ce triste sort, sous prétexte que la Moselle fait désormais partie du Troisième Reich : c'est n'importe quoi ! Qu'est-ce que j'aimerais être avec Lucien, qui a réussi à s'échapper et qui doit se cacher maintenant je ne sais où. Au lieu de cela, j'ai reçu ce matin mon paquetage et on me force à porter l'uniforme allemand...**

**19 octobre 1942 : après quelques jours en caserne à Karlsruhe, on nous fait monter dans un train. Les wagons sont plombés, sûrement pour ne pas qu'on s'échappe. Destination inconnue, mais nous comprenons très vite qu'on se dirige vers l'Est : on nous envoie nous battre sur le front russe. Bon dieu mais qu'est-ce que je fais là ? Je suis français, français jusqu'au bout des ongles ! Je suis né à Paris, dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement en 1923. Ma famille a quitté la Moselle en 1870 pour ne pas être allemande, mon père a combattu dans l'armée française en 14-18 et j'ai passé mon certificat d'études à l'école de la rue Mouffetard. Je ne veux pas me battre pour un pays qui n'est pas le mien !**

« A table ! » C'est à cause de cet ordre lancé par maman à travers la maison que j'ai dû interrompre ma lecture... Les repas étaient les seuls moments animés de ces vacances, et pourtant, ce jour-là, je suis resté silencieux. J'étais troublé par la découverte de ce journal intime et par la rencontre avec l'histoire de mon arrière-grand père : son témoignage le rendait tellement vivant, alors que je ne l'avais jamais connu... Je n'avais plus qu'une envie : reprendre ma lecture dans la poussière du grenier...

**10 novembre 1943 : Cela fait plus d'un an que je me bats tous les jours contre l'Armée rouge, sans le moindre répit. Je crois savoir que nous sommes quelque part en Biélorussie : c'est en tout cas ce que m'ont dit des prisonniers soviétiques que nous avons capturé la semaine dernière, juste avant de les pendre... Je n'en peux plus de cette sauvagerie ! Ces salauds d'Allemands nous envoient systématiquement en première ligne : ils considèrent les Alsaciens et les Lorrains comme de la chair à canon. J'ai déjà perdu beaucoup de mes camarades : Emile, Rémi, Georges... Nous sommes emportés dans la débâcle de l'armée allemande, et je n'ai presque plus le temps d'écrire...**

**23 décembre 1943 : La bataille fait rage dans les faubourgs de Minsk... Les Soviétiques sont des machines qui se jettent sur nous par vagues successives et nous écrasent sous un tapis de bombes : la musique mortelle des « orgues de Staline » me rend fou... On se bat rue à rue, maison après maison et souvent au corps à corps. J'ai peur de mourir à chaque instant, et je n'ai pas d'autre solution que de sauver ma peau en tuant et tuant encore... Quand je pense que dans deux jours, c'est Noël... Qu'elle soit maudite cette guerre !**

***17 janvier 1944 : Je souffre horriblement... Une balle russe m'a traversé le biceps gauche, et j'ai un éclat d'obus dans la cuisse. J'ai tellement mal que je sens même plus la morsure du froid, ni que j'ai l'estomac vide depuis 3 jours. Les soldats de la « glorieuse » Wehrmacht en sont réduits à manger des chats et des rats pour survivre ! La seule bonne nouvelle dans cet enfer, c'est que je serai transféré demain vers un hôpital militaire en Pologne.***

Pfff... La sonnette m'interrompt à nouveau : maman m'ordonne d'aller ouvrir à tonton Maurice ! Je vais encore avoir droit à ses « bonnes » blagues et au récit de ses aventures dont les plus « héroïques » se sont limitées à fumer dans les toilettes de son lycée quand il était adolescent ! Une grosse migraine inventée m'autorise à me retirer dans ma chambre, mais je bifurque vers le grenier...

***10 mars 1944 : Comme la vie peut être étrange parfois ! Après des mois passés dans l'enfer du front russe, jamais je n'aurais pu imaginer me retrouver aujourd'hui à Diebling, chez moi et au milieu des miens. C'est tout simplement un miracle, et j'ai en effet rencontré un ange tombé du ciel : mon papa, Eugène. Quel courage et quelle intrépidité il lui a fallu pour traverser toute l'Allemagne et la Pologne, avec un laisser-passer sanitaire qui l'autorisait à me récupérer à Lodz pour me ramener en Moselle pour ma convalescence. J'ai pleuré comme un enfant quand je l'ai vu entrer dans ma chambre d'hôpital...***

***18 septembre 1944 : j'ai décidé de ne pas me présenter hier à la Kommandantur de Sarreguemines. Je suis désormais un insoumis, et je suis bien décidé à attendre la fin de la guerre dans la clandestinité. Je me cache dans la grange, juste derrière l'église du village. Je sais que la Gestapo est sans pitié avec les gens comme moi : les meules de foin sont fouillées à la baïonnette et les fugitifs sont exécutés sans le moindre jugement. Mais je n'ai pas peur : j'ai fait le choix de la France, et j'assume mon patriotisme ! Ma seule crainte est d'être dénoncé par une famille dont le fils est toujours dans l'enfer russe. Mais comment en vouloir à ces malheureux ?***

C'est étonnant comme un journal peut aider à découvrir l'intimité d'une personne : cette rencontre littéraire avec mon arrière-grand-père est tout simplement fantastique ! Et je comprends mieux aussi, grâce à cette tranche de vie aussi tragique que palpitante, ce qui fait l'ADN de toute ma famille : l'esprit de résistance et le refus de la fatalité. C'est sans doute un peu de moi que j'ai trouvé dans la mémoire de cet aïeul mosellan, que l'histoire a appelé un « Malgré-Nous »...